

a reproché à nos Ecoles de donner une instruction trop élevée, et on a dit que ceux qui en sortaient ne se livraient pas à l'enseignement. Je tiens à dire ici, sans crainte de me tromper, que 1^o l'on n'est jamais trop instruit ; 2^o que c'est une erreur et une injustice de dire que nos élèves ont refusé, de parti pris, de se livrer à l'enseignement, quand on leur a offert une école convenable et un traitement suffisant. Il ne faut pas perdre de vue que la concurrence dans l'enseignement, toute légitime qu'elle peut être, n'en est pas moins forte, et certes ce n'est pas moi qui m'en plaindrai ; mais elle existe, et elle a été une des causes principales qui ont empêché plusieurs de nos élèves de se livrer à l'enseignement, comme ils l'auraient désiré. Nos Ecoles normales ne méritent pas plus ce reproche que les Collèges classiques ou les Universités qui donnent une instruction complète, mais, qui ne réalisent pas toujours le rêve qu'ils avaient pu former, pour le succès de leurs élèves. Personne, et avec raison, ne songe à rendre ces institutions responsables des succès de leurs élèves. Ainsi, chers élèves, ne perdez pas courage, mais continuez à travailler ; étudiez avec soin les méthodes, rappelez-vous que c'est le bon maître qui fait la bonne école.

Ne soyez pas esclaves du livre, mais que votre enseignement soit intuitif. Quand vous parlez à vos élèves, que vous leur donnez leur leçon, ou que vous la leur expliquez, fermez votre livre, adressez-leur la parole, et si vous réussissez à suspendre votre jeune auditoire à vos lèvres, si vous voyez leurs regards intelligents et intéressés se fixer ardemment sur vous, si leur attention est continue, si, par exemple, leur parlant de Dieu, de la Vierge immaculée, de leurs chers parents, de l'école, des professeurs, si vous faites vibrer la corde patriotique ; si vous émaillez votre discours de ces mouvements d'une éloquence palpitante, si vous créez chez eux ce charme indiscible qui se manifeste quand on parle de ces grandes choses ; si vous apercevez leurs yeux mouillés de larmes, ou si, remplis d'enthousiasme, ils paraissent prêts à vous applaudir ; alors, oh ! alors, croyez-moi, la leçon a été bonne et sera fructueuse, car ils se rappelleront toujours que leur professeur était un grand éduca-

teur, un orateur entraînant, un chrétien convaincu, un patriote sincère, en un mot, et pour tout dire, un digne élève de l'École normale.

J'ai toujours été, et je m'en glorifie, un ami sincère de nos écoles normales, et cela depuis qu'il a été question de leur fondation, en sorte que, dans quelque position que je me suis trouvé, j'ai tenu à honneur de contribuer, dans la faible mesure de mes forces, à leur maintien et à leur progrès. Leur organisation est admirablement faite : elles sont fondées sur la religion, elles ont à leur tête un prêtre pour les diriger, et leur système d'enseignement n'a rien à envier aux institutions similaires. Détruire de telles institutions, serait pour nous Canadiens-français et catholiques, perdre un levier puissant que l'on ne pourrait plus remettre en place, car il serait bien difficile, avec les idées, les prétentions ou les préjugés qui se manifestent aujourd'hui, de rétablir l'état actuel sur des bases aussi saines. Non, ne détruisons pas, mais conservons ce que nous avons de bon, dans le fonds et dans la forme. A vous, chers élèves, de vous faire les avocats, les défenseurs de nos Ecoles normales, en toute occasion, et agissez alors, sans crainte et avec conviction.

Monsieur le Principal, je vous répèterais une chose que vous savez depuis longtemps, si je vous disais que c'est toujours un bonheur pour moi de voir prospérer nos écoles, et que je les ai toujours défendues avec courage, chaque fois qu'elles ont été attaquées ; j'en ai toujours été un ami sincère. En rappelant ce que j'ai pu faire pour elles, vous le dites dans un langage qui me fait croire que je n'ai pas démerité sous ce rapport, et l'expression *vere perennius* dont vous vous servez, me touche réellement.

Oui chers Professeurs, j'aimais à me rencontrer avec vous ; car, chaque fois, j'acquiesçais quelque chose, et j'aurais désiré être un des vôtres, pour apprécier davantage votre érudition et votre science pédagogique incontestable. C'est vous dire, Messieurs, qu'outre mon admiration, vous aviez su conquérir toute mon amitié.

Monsieur le principal, vous mentionnez dans cette belle adresse, le nom de votre distingué prédécesseur, et vous me dites, en son nom